



Jean Giono
Œuvres romanesques
complètes

III

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION DE HENRI GODARD,
LUCIEN ET JANINE MIALLET
ET LUCE RICATTE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN GIONO

*Œuvres
romanesques
complètes*

III

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION
DE HENRI GODARD,
JANINE ET LUCIEN MIALLET
ET LUCE RICATTE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1974, pour les notices, les appendices,
les notes et le relevé de variantes.

POUR SALUER MELVILLE

La traduction de *Moby Dick*, de Herman Melville, qui paraît d'autre part, commencée le 16 novembre 1936 a été achevée le 10 décembre 1939. Mais, bien avant d'entreprendre ce travail, pendant cinq ou six ans au moins, ce livre a été mon compagnon étranger. Je l'emportais régulièrement avec moi dans mes courses à travers les collines. Ainsi, au moment même où souvent j'abordais ces grandes solitudes ondulées comme la mer mais immobiles, il me suffisait de m'asseoir, le dos contre le tronc d'un pin, de sortir de ma poche ce livre qui déjà clapotait pour sentir se gonfler sous moi et autour la vie multiple des mers. Combien de fois au-dessus de ma tête n'ai-je pas entendu siffler les cordages, la terre s'émouvoir sous mes pieds comme la planche d'une baleinière ; le tronc du pin gémir et se balancer contre mon dos comme un mât, lourd de voiles ventelantes ? Levant les yeux de la page, il m'a souvent semblé que Moby Dick soufflait là-bas devant, au-delà de l'écume des oliviers, dans le bouillonnement des grands chênes. Mais, à l'heure où le soir approfondit nos espaces intérieurs, cette poursuite dans laquelle Melville m'entraînait devenait plus générale en même temps que plus personnelle. Le jet imaginaire fusant au milieu des collines pouvait retomber et les eaux illusoires se retirant de mon rêve pouvaient laisser à sec les hautes terres qui me portaient. Il y a au milieu même de la paix (et par conséquent au milieu même de la guerre) de formidables combats dans lesquels on est seul engagé et dont le tumulte est silence pour le reste du monde. On n'a plus besoin d'océans terrestres et de monstres valables pour tous ; on a ses propres océans et ses monstres personnels. De

terribles mutilations intérieures irriteront éternellement les hommes contre les dieux et la chasse qu'ils font à la gloire divine ne se fait jamais à mains nues. Quoi qu'on dise. Quand le soir me laissait seul je comprenais mieux l'âme de ce héros pourpre qui commande tout le livre. Il marchait avec moi sur les chemins du retour; je n'avais toujours que quelques pas à faire pour le rejoindre et dès la nuit noire tombée, au fond des ténèbres, le devenir. Comme si d'un pas plus long je l'avais atteint et que je sois entré dans sa peau, mon corps se couvrant aussitôt de son corps comme d'un grand manteau; portant son cœur à la place du mien, traînant lourdement moi aussi mes blessures sur les remous d'une énorme bête de l'abîme.

L'homme^a a toujours le désir de quelque monstrueux objet. Et sa vie n'a de valeur que s'il la soumet entièrement à cette poursuite. Souvent, il n'a besoin ni d'apparat ni d'appareil; il semble être sagement enfermé dans le travail de son jardin, mais depuis longtemps il a intérieurement appareillé pour la dangereuse croisière de ses rêves. Nul ne sait qu'il est parti; il semble d'ailleurs être là; mais il est loin, il hante des mers interdites. Ce regard qu'il a eu tout à l'heure, que vous avez vu, qui manifestement ne pouvait servir à rien dans ce monde-ci, traversant la matière des choses sans s'arrêter, c'est qu'il partait d'une vigie de grande hune et qu'il était fait pour scruter des espaces extraordinaires. Tel est le secret des vies qui parfois semblent nous être familières; souvent le secret de notre propre vie. Le monde n'en connaît jamais rien parfois que la fin : l'épouvantable blancheur d'un naufrage inexplicable qui fleurit soudain le ciel de giclements et d'écume. Mais même, dans la plupart des cas, tout se passe dans de si vastes étendues, avec de si énormes monstres qu'il ne reste ni trace ni survivants « et le grand linceul de la mer se roule et se déroule comme il faisait il y a cinq mille ans¹ ».

Il me fut très facile de faire partager ma passion pour ce livre à Lucien Jacques. Quelques soirées passées près de mon feu, où tout en fumant nos pipes je lui traduais maladroitement mais d'enthousiasme certains passages, suffirent à le persuader. *Moby Dick* fit désormais partie

de notre rêve commun. Il ne nous fallut pas longtemps pour désirer le donner aux rêves des autres. L'entreprise fut décidée quand il nous apparut que Melville lui-même nous donnait les principes qui devaient diriger notre travail. « Il y a des entreprises, dit-il, pour lesquelles un soigneux désordre¹... » ceci correspondait si exactement à la fois à nos deux natures et à la matière de ce livre que tout nous parut être décidé à l'avance et qu'il n'y avait plus qu'à nous laisser faire. Nous nous laissâmes donc faire. Comme il est dit plusieurs fois dans ce livre et plus magnifiquement qu'on ne pourra jamais le dire, quand la baleine est harponnée, il faut la suivre; quand elle plonge il faut l'attendre et quand de nouveau elle émerge il faut de nouveau l'attaquer. Ainsi fut fait. La phrase de Melville est à la fois un torrent, une montagne, une mer, j'aurais dit une baleine s'il n'avait péremptoirement démontré qu'on peut parfaitement connaître l'architecture de la baleine. Mais comme la montagne, le torrent ou la mer, cette phrase roule, s'élève et retombe avec tout son mystère. Elle emporte; elle noie. Elle ouvre le pays des images dans les profondeurs glauques où le lecteur n'a plus que des mouvements sirupeux, comme une algue; ou bien elle l'entoure des mirages et des échos de cimes désertes où il n'y a plus d'air. Toujours elle propose une beauté qui échappe à l'analyse mais frappe avec violence.

Nous nous sommes obstinés à essayer d'en reproduire les profondeurs, les gouffres, les abîmes et les sommets, les éboulis, les forêts, les vallons noirs, les précipices, et la lourde confection du mortier de tout.

Quand^a, en 1849, Melville revint en Amérique, après un court séjour en Angleterre, il rapportait un étrange bagage. C'était une tête embaumée; mais c'était la sienne. Il avait l'habitude des îles cannibales et le commerce d'une tête séparée de son ayant droit héréditaire n'était ni pour l'étonner ni pour l'effrayer. Cette fois cependant c'était sa propre tête; et il y avait vraiment de quoi employer toute la longueur des jours et des nuits à la sentir ainsi séparée de son rude corps de marin et pleine d'un baume léger plus suavement parfumé qu'un matin de mai sur la mer, qu'un matin de mai sur les collines,

qu'un matin de mai partout; enfin, d'un parfum indéfinissable et éternel.

Il était en réalité parti pour l'Angleterre dans le seul but de consulter ses éditeurs. Il avait déjà en effet à ce moment-là écrit presque tous ses livres. Enfin, à son avis, il les avait tous écrits. Il se sentait débarrassé d'eux.

C'était un homme^a d'un mètre quatre-vingt-trois, avec soixante-sept centimètres de largeur d'épaules. Son visage un peu long mais d'une bonne épaisseur était comme il se doit pour les hommes de grand air marqué de pommettes robustes, avec cette douce flexion des joues vers la bouche. Pas de graisse, mais pas maigre. Des cheveux bruns avec de grandes vagues d'un auburn plus clair couvraient sa tête, descendant fort bas sur la nuque, assez bien domestiqués rien qu'avec le peigne des doigts, sauf deux courtes ailes rébarbatives tout à fait couleur de corbeau^b qui se recourbaient en arrière sur chaque tempe, musclées^c et raides comme de vraies ailes. Entre ces deux ailes, sous le front lisse, satiné et bombé comme un petit ventre de jeune fille, ses yeux gris-bleu dormaient, un peu perdus, bien abrités sous une forte arcade et de grands cils, et parfois sous les ordres de son cœur, ils se couvraient d'un émail d'azur entièrement net, presque opaque comme le ciel frappé du grand soleil d'août. Un beau nez droit très fort, bien ouvert, des moustaches brunes et juste un petit revers de lèvres roses dans de la barbe taillée presque carrée à trois centimètres du menton. Et le voilà! De plus : trente ans juste; né en 1819, l'année où naquirent Kingsley, Lowell, Ruskin, Whitman et la reine Victoria. Une bonne année. Des ancêtres tous de lignage écossais; pouvant faire remonter son origine jusqu'à sir Richard de Melville qui s'allia à Édouard I^{er} au XIII^e siècle. Ah! évidemment, son père, Allan Melville, était un marchand; on ne vient pas sans dommage du fond du XIII^e siècle, et ce serait même monotone d'être allié à des rois pendant des centaines d'années. Allan était d'ailleurs un marchand presque noble si on peut dire : un importateur que les nécessités de son commerce entraînaient à des voyages en Europe. Il n'était peut-être plus allié à des rois numérotés mais il l'était toujours à quelques rois de lards, ou bien il partait en guerre contre ces rois du commerce et les combattait, code, balance et tonnage au poing.

Or, en 1814, ce père, ou plutôt pour le devenir, Allan prit pour épouse Maria Gausewort. Pauvre chère maman^a! Comme il faut que Melville s'efforce de chasser le doux baume de sa tête pour qu'il puisse maintenant penser à elle. Le mois de mai le plus beau n'a jamais dû avoir où que ce soit de parfum pour la pauvre Maria. Elle était froide, maigre, matérielle, sèche, méthodique, anguleuse, arrogante, et tout ça réuni dans un spécimen absolument unique à en juger par la perfection totale de toutes ces parties sentimentales et physiques qui, habillées de strictes futaines à deux liards et armurées de buscs, étaient devenues mistress Melville. De ces buscs féminins dont plus tard son fils devait parler avec tant de chaste humour, elle faisait un immodéré usage. Dieu ait voulu que ce soit pour draper autour de son corps une voluptueuse étoffe! Mais depuis sa plus, on ne peut pas dire tendre, jeunesse, elle avait déchiré de sa bible les poèmes d'amour et, déjà mère de nombreuses fois, elle rougissait toujours rien qu'à lire les noms de Ruth, d'Esther, de Judith, de toutes ces femmes qui, en fin de compte, avaient mis au service de la gloire du seigneur les organes abjects de la femme. Elle n'avait de repos qu'à la lecture du livre des Nombres où, à chaque instant, des législations complémentaires viennent consolider la législation principale. Elle aimait ce qui parle de la construction du temple et l'énumération des richesses qui doivent servir à la création de l'arche. Elle eut huit enfants comme on aurait pu les avoir dans un carnet de prise d'ordres; honteuse chaque fois de cet amer et brutal printemps qui gonflait ses hanches, le nourrisson pendu à son sein comme une virgule décimale pendue à un chiffre, elle redevenait tout de suite avec une violente joie la glaciale maîtresse de l'économie des Melville. Herman, le troisième des huit, fut appelé du prénom du père de sa mère. De l'extraordinaire jouissance tactile des enfants, du pétrissement des mamelles, Herman ne conservait qu'un souvenir rébarbatif et acéré comme s'il avait été nourri à cheval à travers les joints de l'armure d'une guerrière de l'Arioste. Lui, oh! non; et d'ailleurs, il avait toujours pris le lait où il coulait, et même maintenant, une goutte sur de l'acier, c'était toujours une goutte. Les bateaux et la mer avaient exercé sur lui une profonde séduction dès

son plus jeune âge, comme toutes les puissantes respirations qui emportent dans les puissants désordres. Il avait à peine dix ans que, de New York, il écrivait à son père et à sa maison pleine d'ordre :

« Cet après-midi d'hiver, on m'a mené jusqu'au bout de la jetée qui va le plus loin en mer. Il y avait des vagues monstrueuses, plus hautes que des montagnes. Les mâts des navires frappaient l'eau de partout comme des fouets. Et on m'a dit qu'ils frappaient ainsi l'eau sur toute la grandeur du monde : au Havre, à Liverpool et jusque dans le port de Londres. »

Son enfance était tout à fait normale mais son père disait : il est très en retard pour parler et il semble qu'il a la compréhension un peu lente. Oui, pour les chiffres. West, son professeur à l'Albany Classical Institute, dira : « Je me souviens bien de lui. C'était mon élève préféré. Il était absolument nul en mathématiques mais très fort en thèmes et en compositions. Il aimait beaucoup inventer et écrire quoique en général la grande majorité des élèves considère ce devoir comme un terrible devoir et cherche à l'esquiver malgré toutes les punitions. » Au moment où West parlera ainsi de lui, Herman, mort en 1891, aura déjà la tête pleine de terre.

Mais, pour l'instant elle est pleine de baume et mai fleurit en ses yeux. Ses souvenirs sont des rois : les îles couronnées d'un écumant soleil, le silence plat des eaux couronnées d'atolls et la monstrueuse couronne errante des typhons roulant dans l'écroulement des moussons comme la couronne des rois de Shakespeare. Le baume cependant lui vient d'une simple couronne d'aubépine. On la lui a mise un jour sur la tête; elle s'est enfoncée jusqu'à ces rébarbatives ailes de cheveux noirs qui couvrent ses tempes. En la retirant, il s'est griffé le front avec une petite épine rouge. Il se regarde dans la glace. Il n'y a maintenant plus de trace sur son front, mais s'il touche l'endroit avec son doigt, c'est encore prenant et doux comme s'il touchait un gâteau de miel.

À la mort de son père, il a dû quitter l'école. Maria a frotté l'une dans l'autre ses mains de veuve. Que faire d'un enfant de quinze ans dans la construction d'un temple ? À cette heure on peut toujours en faire un employé de banque. Il entre à la New York State Bank où son oncle est administrateur. Mais, quand on le

menait au bout du môle de New York, on ne lui a pas dit que le cœur d'un enfant lyrique contient plus de mâts fouettants et plus de voiles pleines que tous les ports du monde réunis. Et le voilà dans ces murs, lui maintenant, tout embarrassé de ses escadres. Son sillage^a sent le goudron, le chanvre, le sapin mouillé, l'iode, le fruit de mer et le ragoût de clovisse. C'est intenable. Il n'y tient pas. L'an d'après, il est déjà dehors. Il aide soi-disant son frère; en réalité, il lit, il étudie : il donne de la mer à ses flottes.

Rien n'empêche de repousser constamment les horizons. Le cercle des choses visibles est soumis à notre pas, donc à nos forces. Un an encore et le voilà déjà dans la ferme de son oncle à Pittsfield dans le Massachusetts. Sans qu'il le sache, il fuit sous le vent, devant une tempête qui le poursuit; il déborde la rocheuse Maria; d'instinct, il sait qu'il est plus sûr de ses manœuvres au large. Un moment de paix dans les champs. Il écrit à sa mère qu'il est le seul à oser s'approcher du taureau. Il écrit à son frère : « De tous ces projets magnifiques que j'ai faits pour ma vie, il ne reste rien. J'aimerais affronter un grand danger et cesser enfin de douter de moi-même. » Le printemps n'a jamais été si beau dans les vergers de Pittsfield. La violence des fleurs étonne les fermiers. Il y en a une telle chape sur les arbres qu'ils gémissent comme s'ils étaient accablés de neige. Un vernis extraordinairement limpide verdit les masses les plus sombres de la nuit et les étoiles sont si près de la terre qu'on les entend sourdement bourdonner. Le vent ne souffle pas mais se promène. Une fécondation inusitée multiplie les bêtes dans les nids, les litières, les étables, les parcs, les soues, les clapiers. Le troupeau des bêtes de l'année tremble comme une énorme gelée de graisse sur tous les États-Unis. Il n'est pas jusqu'à la ville de New York qui ne les entende naître avec une formidable abondance par-delà ses faubourgs; et le bruit des omnibus, des bacs, des cabs et des courroies de transmission s'étouffe sous la grandissante rumeur des bêlements, des mugissements, des glapissements, des gonflements de bourgeons et du caquet des oies. Maria écrit au fermier. « Il se prépare, dit-elle, une année très abondante. Je veux que vous fassiez comprendre à Herman ce que c'est que le commerce. J'ai décidé mon frère. Vous direz à Herman

qu'il lui donne les quatorze pommiers qui sont derrière les étables, dans le grand verger carré. Bien entendu, on ne lui donne ni le sol ni les arbres. On lui donne les fruits. Dites à Herman qu'il lui faudra les cueillir et les vendre. Il m'avisera du prix qu'il en aura tiré. D'ici à ce que la récolte se fasse, je vous ordonne de lui donner un couple d'oies avant la ponte. Il en sera également comptable, mais il sera libre de disposer de la couvée comme il l'entendra. Qu'il cherche également à les vendre pour son compte. Nous verrons bien ce qu'il en tirera. Il faut également qu'il se charge d'engraisser un cochon. » Mais, le fermier étonné répond qu'il croyait M. Herman à New York et en bonne santé. Il est parti d'ici le 3 mars quand il y avait encore de la neige. Il faut longtemps à Maria pour savoir, comprendre, admettre et à la fin être sûre qu'il est sur le *Highlander*, un navire marchand faisant voile vers Liverpool. Il s'est engagé comme simple marin. C'est avec ce voyage qu'il écrira plus tard *Redburn ou Confessions et souvenirs d'un fils de gentleman devenu marin*.

Mais, comme tout le monde, il n'est pas fait que de lui seul. Ce qu'il a vu d'ailleurs durant ce voyage n'est que l'ordinaire du voyage en mer et il a depuis longtemps vécu en ses rêves de plus angoissants périples. Il voudrait que la réalité les rejoigne; il voudrait surtout que la réalité les dépasse. Maria s'est dit : « Voyons, voyons, il est malgré tout de mon sang. » Oui, il est aussi de son sang en effet, ou, tout au moins, il faut encore un peu de temps avant qu'il ne se fabrique un sang Melville entièrement différent de celui d'Allan et de Maria. Il retourne à terre, s'ébroue, regarde la mer, lui tourne le dos, la regarde encore et entre enfin dans les champs de son lent grand pas. Il s'agit surtout de ne plus arriver à la maison. Il se met maître d'école dans East Albany à raison de six dollars la semaine plus le logement. Un logement qui est une petite logette mais où il lit tous les livres parlant de la mer qu'il peut se procurer. C'est une courte période trouble de trois ans pendant laquelle il embarque et débarque de nombreux équipages, il engage des capitaines, il les remercie, il revoit sa carène, il se calfate, il remplit ses cales, il prend les vents, laisse passer les bonnes occasions, les regrette, les guette, les manque, part à faux, revient à l'amarré, use de la corde

et de la voile au port, dort sur l'eau plate et souffre profondément d'entendre tout le long de ses jours inutiles sa proue qu'il voulait glorieuse frapper bêtement du nez contre le quai du bassin. Quand il sent dans ses veines trop d'un sang qu'il connaît bien et qui est celui de sa mère, il part marauder les vergers autour de l'école avec de petites bonniches du voisinage; ou bien, il s'installe à une fenêtre et, avec une sarbacane, il crible de pois les chapeaux hauts de forme qui passent dans la rue. Mais, comment se fuir? Quoi faire quand le Melville se dresse? Celui qui lui arrache le jeu ou le jupon des doigts et silencieusement étale sur la table ses plans de vie. Ils sont tous là, tous étoilés de la rose des vents. La monstrueuse chevelure des courants marins s'y déroule à travers les espaces éperdus où il serait beau d'être un homme; et il reste devant les cartes où sa route est marquée, stupéfié de tristesse comme devant Méduse.

Ah! si Maria savait que c'est son sang à elle qui finalement va décider de tout! Eh bien, elle serait sans doute contente. On la connaît mal. Croyez-vous que cette indécision dans laquelle elle le sent la satisfasse? Elle est aussi capable de s'intéresser à des matériaux irréels. Quand elle est sous la lampe du soir, avec sa bible ouverte sur la table, la grande construction qui monte du livre comme une fumée n'est pas seulement faite de charpentes de cèdres et de plaques d'or battues, mais le plus solide du mortier qui durcit l'église consolatrice est fait d'ailes d'anges et de foi. Elle sait qu'on peut bâtir un temple même avec de l'eau mouvante. L'important, c'est de bâtir. Et c'est peut-être le mince lait guerrier de Maria qui donne cette fois-ci à Herman la force de marcher vers les grandes routes de la mer.

Au milieu de décembre 1840 il arrive à Bedford. Il va sur le quai du port. Il passe en revue tous les baleiniers qui frottent le museau contre la mangeoire. Où sont maintenant le cochon qu'il devait engraisser et ce faux commerce de pommes, et la banque, et l'école, et Betty, et Maria, et toute l'Amérique! Il est au bout de la presqu'île, déjà plus loin en mer qu'au bout de la jetée de New York et toute l'Amérique est derrière ses talons comme un vieux torchon vert encore accroché aux éperons d'un cavalier qui va se mettre en selle.

Allons, gentleman, que décidez-vous? Voulez-vous

un cheval de labour ou un cheval de course ? Voulez-vous ensemencer vos rêves ou vous faut-il une bête qui puisse jouer le polo avec vos illusions ? Est-ce un *cob* ou un *whaler*¹ que vous cherchez ? Oui gentleman, nous avons à peu près le même mot pour désigner le bateau qui va à la baleine et le cheval qui va au polo. Vous n'avez pas l'air d'être un homme qui laboure, vous. Si je vous le dis, c'est à cause de vos jambes. Dommage avec ça de monter un cob pour faire l'aller-retour, au pas, du champ au *sweet home*. Vous m'avez l'air d'avoir besoin d'autres voyages. Vous avez bien fait de vous adresser ici. Qui vous a indiqué la maison ? Personne ! Alors, c'est du flair de cavalier. Nous avons déjà servi sir Henry Dana. C'est grâce à nous qu'il a pu écrire son fameux livre *Two years before the mast*². Vous connaissez ? Oh ! pardon, alors vous êtes chez vous ici, gentleman. Les amis de sir Henry sont nos amis. Un fameux cavalier, gentleman ! Il nous a envoyé beaucoup de clients. J'ai tout de suite vu que vous n'étiez pas venu ici pour un simple cob. À quoi je l'ai vu ? À vos yeux. Qu'est-ce qu'ils ont ? Ah ! sir, ils ont le désir du polo. Ceci est tout simplement de l'observation professionnelle. Ah ! sir, ils ont cette sorte de précision dans l'espace qui ne trompe pas. Je suis assez content de cette façon de dire. Elle est de moi. Oui, il y en a qui ont dans le regard une sorte de précision qui reste sur la terre. Tenez, par exemple, pour regarder un dollar... moi par exemple j'ai une précision qui est tout à fait terrestre ; je sais très bien regarder un dollar, je sais tout de suite d'où il vient, où il est et où il va aller. Mais il y en a d'autres — et vous êtes de ceux-là, ne dites pas non — qui ont dans le regard une précision qui s'attache là où il n'y a rien : dans le ciel, dans la mer, dans l'espace, enfin, là où moi je ne vois rien. Vous êtes de ceux-là ; vous pourriez me jurer non par votre mère, vous êtes un de ceux-là ! Vous jouez le polo et j'ai, en ce qui vous concerne, tout à fait ce qu'il vous faut.

C'est l'*Acushnet*, un *whaler* de 359 tonneaux ; il est sur le point de partir de Fairhaven, un petit port baleinier sur la rivière à deux pas d'ici. Plus qu'un mot, gentleman. C'est encore au sujet de vos yeux. Le jeu est un simple jeu d'hommes. Pourquoi je vous dis ça ? Parce que vos yeux regardent un tout petit peu au-delà de l'endroit normal où la balle va tomber. Un tout petit peu, gentle-

man, quelques millimètres, je crois. Vous, vous avez l'air d'être précis dans des espaces d'un sacré grand format. Ça n'est qu'une simple balle, gentleman, ça n'est pas un oiseau de mer. En tout cas il me semble. Mais vous le savez mieux que moi. Je vous demande pardon.

Oui, son maquignon intérieur a raison. Mais il est trop poli. Ce n'est pas de quelques millimètres qu'Herman regarde trop loin, c'est de quelques milles marins. Il ne pourra jamais s'entendre avec les autres joueurs. Il joue un jeu qui n'est pas à la mesure des forces humaines. Pour l'instant cependant on n'en peut rien déduire. Quel est le garçon de son âge qui joue un jeu de mesure ?

Sur le rôle d'équipage de l'*Acushnet* il est inscrit parmi vingt-deux Américains, trois Portugais, et un Anglais comme étant un natif de New York âgé de vingt et un ans, résidant à Fairhaven (ce qui est faux et fait pour brouiller les cartes), haut d'un mètre quatre-vingt-trois, brun de peau et cheveux châains. C'est Valentine Pease^a la fille du capitaine qui a dressé la liste. Elle devait être assise à la table et son père dictait le signalement à mesure que le marin s'engageait. Mais Valentine sait relever les yeux de la page, et regarder un garçon toute seule, et, dans la marge en face du nom de Herman, elle a écrit *squaller*. Oh ! Miss Valentine, « rouspéteur », à quoi avez-vous vu ça ? Il n'a rien dit ; il n'a rien dit d'autre que son désir ferme de partir avec votre père sur son *Acushnet*. Je vous assure, il n'a pas dit un mot de plus. Et c'est devant celui-là que vous marquez *squaller* ? Devant celui-là seul ? Quand il y a trois Portugais et un Anglais en plus de vingt-deux Américains sur lesquels il serait bien extraordinaire que vous n'ayez rien à marquer. Alors, quoi, celui-là seul ? C'est encore, j'imagine, un mauvais tour que lui ont joué ses yeux. Vous voulez dire qu'il sera dur à mener ? Certes, oui ; puisque vous l'avez regardé plus que les autres, Miss, comment voulez-vous que ce jeune homme joue le jeu de polo de tout le monde sur des pelouses ordinaires ? Voulez-vous que je vous le dise, Miss, ce n'est pas à Herman que vous avez pensé quand vous avez marqué « rouspéteur ». Il n'y avait en face de vous, à part tout le reste, que deux yeux qui regardaient seulement au-delà de vous-même. Et c'est un endroit où malgré tout vous aimez assez qu'on regarde, vous êtes toujours sûre de

faire revenir à temps le regard des garçons sur ce que vous êtes, vous, simple matière, mais couleur de rose sous la capeline de soie noire d'où dépassent vos cheveux dorés. Non, Miss, vous avez pensé au capitain. Et ça, en effet, c'est une autre affaire. Dites-moi, Miss, est-ce qu'il vous a jamais attachée à un mât pendant une tempête ? Est-ce qu'il vous a jamais fouettée ? oui, je veux dire, avec une garcette sur la peau nue ? est-ce qu'il vous a jamais fourrée à fond de cale pieds et poings liés avec juste un peu d'eau pour boire ? Non ? eh bien, il le fait ! Et vous le savez. Sans compter qu'il commande mal. Il est de ceux dont on se sent insulté rien qu'à leur entendre dire « oui » ou « à votre service ». Quarante-vingts kilos de viande maussade et vingt kilos de muscles acides. Ah ! Miss, vous avez raison, ils ne feront pas bon ménage, et vous l'avez vu tout de suite. Mais vous êtes dans la tradition des filles de capitain et, bien que le garçon ait bonne allure avec ses grandes épaules et ses yeux farouches de poète, c'est lui que vous marquez coupable. Tant pis pour vous, Miss Valentine, il était bon à prendre et, si vous l'aviez voulu, il aurait eu à peine sous votre main le blottissement du moineau. Quand les garçons vont au large comme il y va, c'est qu'il n'y a pas eu à côté d'eux de fille assez belle. Tant pis. Comme vous l'indiquez vous-même au bas de la liste, l'*Acushnet* quitta Fairhaven le 3 janvier 1841 pour le Pacifique. Il est parti avec le capitain ; pas avec vous. Voilà ce qu'il en coûte à une jeune fille de croire que la vraie marine est dans la dure tradition des Bligh¹. Pour moi qui écris maintenant l'histoire d'Herman, vous me faites rater une scène d'amour. Vous êtes la première très jolie fille qu'il rencontre. Vous me plaisiez. Je vous en veux. Il est parti avec le capitain et, avec lui, pendant quinze mois, il laboure et relaboure péniblement les champs immenses des mers du Sud sans toucher port nulle part. Te voilà servi avec l'eau salée, garçon. Si c'est ce que tu demandais, en voilà ; tu dois être content cette fois. Il est content. Il fera dire plus tard à son héros : « Je ne vois pas grand-chose : rien que de l'eau sur une considérable étendue » et Peleg répondra : « Alors, maintenant, qu'est-ce que tu penses de ton idée de voir le monde ? Est-ce que tu veux toujours t'en aller de l'autre côté du cap Horn pour ne voir que ça ? Le monde est tout entier là où tu es ; il n'y

a rien d'autre¹. » Oui, il n'y a en effet que ce qu'on y met. Et alors il y a ce qu'il nous donne. L'amitié et l'amour sont des sentiments sans mesure. On peut aimer des êtres immenses : comme les montagnes ou comme la mer, avec le même amour qui aime la femme et l'amitié qui aime l'homme. Et l'on peut être aimé d'eux. C'est notre bénédiction. Au plus sombre des profondeurs de nos désordres, cette certitude nous reste, et dans les moments même où elle est la seule, elle suffit à nous rendre le sentiment de notre grandeur. Nul ne le sait mieux qu'Herman et, quand les temps seront accomplis avec le souvenir, cette eau étendue sur des horizons illimités, il écrira ce livre-refuge où le monde entier peut abriter son désespoir et son envie de persister malgré les dieux.

Mais les temps ne sont pas encore accomplis. Il chaloupe lentement dans les longues houles rondes des mers du Sud. Il se frotte un peu, par-ci par-là, à l'océan. Il y va d'abord avec une timidité éblouie. Ce qui le touche tout de suite, c'est cet entrelacement monstrueux de ruses et de charmes. S'il était à ce moment-là dans un jeu à la Stevenson, il ne connaîtrait jamais autre chose que le sirop des larges eaux². Mais l'*Acushnet* n'est pas un *yacht*, c'est un *whaler*, et captain Pease pêche la baleine; et il la pêche avec des gifles et des coups de pied au cul. Cent mille fois, dans une sorte de progression arithmétique impeccable et gigantesque, il blasphémait le nom de Dieu avec des jurons de plus en plus énormes et nouveaux. Il roule au milieu des marins comme la boule d'un jeu de quilles. Il n'a certainement été créé et mis au monde que pour être un agent de défoncement. Il est la massue, la matraque, le casse-tête et l'égout du Seigneur. Herman se décharne et s'amenuise. Il n'a peut-être été atteint en tout et pour tout que par cette sorte de coup de pied au cul baladeur qui tournoie tout le temps autour du captain comme un rayon autour du soleil. Une chose tout à fait indifférente et pas spécialement à lui destinée. Il est d'ailleurs un philosophe du coup de pied au cul et il s'en fout. Mais le travail le râpe, le frappe et le tanne et s'il peut amplement élargir ses poumons puisque ici l'air est gratuit, la peau de son ventre se racornit comme un vieux cuir de botte. Ah! quand, par hasard, il a le temps de se regarder des pieds à la tête, il trouve que Mister Herman de la State Bank a subi quelques petites

NOÉ

<i>Notice</i>	1396
<i>Note sur le texte</i>	1443
<i>Notes et variantes</i>	1444
<i>Cartes</i>	
Note sur les plans de Marseille et de ses environs	1509
Nomenclature des rues, monuments et quartiers de Marseille et de ses environs	1509
Carte I (environs de Marseille)	1514
Carte II (Marseille, partie est)	1516
Carte III (Marseille, partie ouest)	1518
Carte IV (Marseille, partie sud-ouest)	1520

FRAGMENTS D'UN PARADIS

<i>Notice</i>	1522
<i>Note sur le texte</i>	1548
<i>Notes et variantes</i>	1549

APPENDICES

VIRGILE

<i>Notice</i>	1561
<i>Notes et variantes</i>	1568

LE GRAND THÉÂTRE

<i>Notice</i>	1584
<i>Notes et variantes</i>	1591

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

POUR SALUER MELVILLE

L'EAU VIVE

UN ROI SANS DIVERTISSEMENT

NOÉ

FRAGMENTS D'UN PARADIS

Appendices

VIRGILE

LE GRAND THÉÂTRE

Notices, notes et variantes